



Ce que veut dire un renversis en fait, en travers d'un chemin de portage.

A travers un renversis

par Harry BERNARD,
de la Société Royale du Canada

Nous sommes deux à connaître la contrée, deux qui y débutent. Comme il faut diviser nos forces, à cause du canot trop petit, Edouard portagera en compagnie de Richard, tandis qu'Hardy et moi remonterons le cricque avec l'embarcation, jusqu'au lac miniature que retient à sa décharge une chaussée de castors.

—Les premiers rendus attendront les autres.

—Et ce sera?

—Probablement ceux qui iront à pied.

Cette fois, le cricque roule de l'eau comme une moyenne rivière. Il ne nous obligera pas aux gymnastiques de l'an dernier. Il suffira de se laisser porter. Nous passerons par-dessus les obstacles qui retardaient notre avance, nous forçant jadis à décharger l'esquif pour le porter à bras, puis y rempiler le bagage, l'abandonner à nouveau sur la berge, pendant que nous redevenions portefaix. Ce jeu de cache-cache et de recommencements dura sur la longueur du parcours, jusqu'à l'élargissement qui donne naissance à la route d'eau, alimenté lui-même par le trop-plein du lac aux castors qui ne se montrent jamais.

—Ces castors existent?

—Sauf avis contraire.

—Qui les a vus?

—Personne. Mais leurs oeuvres sont là, leurs traces et leurs rongeurs. Il n'y en a peut-être qu'un ou deux, qui se trahissent.

Il ne faut pas s'étonner de leur timidité, parce que ces bêtes préfèrent la nuit au jour, pour leurs ébats comme pour leurs travaux. L'absence de huttes ou cabanes classiques, avec dômes arrondis au-dessus de l'onde et entrée par-dessous, intrigue davantage l'homme qui ignore certains aspects de leurs moeurs. C'est qu'il y a chez les mâles de l'espèce deux catégories de sujets, qui adoptent des manières différentes. Se conformant au caractère commun de la race, les uns mènent une vie exemplaire avec femme et enfants, ce qui les induit à posséder une maison, autour de laquelle ils calent les branches dont se nourrira la famille.

Ce sont les bons sujets. Et les mauvais?

—Les autres, célibataires endurcis ou paresseux notoires, ne se donnent pas la peine de construire des locaux d'habitation, et les colonies régulières les rejettent. Ils se logent ça et là, dans les cavernes ou terriers découverts le long des rivages, ou ils creusent pour leur besoin.

Edouard Lemieux, qui en est encore à prendre femme, lève la tête et les yeux.

—Faites attention sur ce que vous allez dire des vieux garçons!

—Les castors mauvais garnements ne perdent pas les habitudes séculaires, ni l'instinct de conservation, et ils gardent sous l'eau l'entrée de leurs garçonnières. Ils n'oublient pas non plus leurs qualités d'ingénieurs et érigent les digues qui les protègent. L'obligation demeure de contrôler le niveau des mares ou étangs où ils choisissent de s'installer.

Notre lac aux castors, sans castors visibles et sans huttes, est sans doute un refuge de désœuvrés, ennemis du travail, ou de réfractaires aux responsabilités familiales. Mais le barrage ne manque point, à la décharge du petit lac, où entrent des branches portant la marque de dents, de vieilles planches, des pierres et de la boue utilisée comme mortier.

À plusieurs reprises dans le passé, jugeant nécessaire un certain volume d'eau pour tirer le canot du cricque au lac endigué, nous dûmes briser l'amas de branchages et de roches. Et ce, sans scrupules exagérés. Deux ou trois jours plus tard, il ne restait trace des dégâts. Ce qui établit à coup sûr la présence des rongeurs, même si l'on n'en voit pas la queue d'un.

De l'extrémité nord du lac Ottawa, un sentier herbeux conduit à la terre ferme, bientôt abrupt, et qui se divise en deux branches. L'une pique vers l'étang aux castors, l'autre à gauche en direction du cricque.

Au point de bifurcation, premier arrêt de la caravane.

—On se retrouvera au lac grand comme une soucoupe. Pas moyen de le

sauter à pieds joints. Comme pour l'Ottawa, il faudra deux voyages du canot.

Donnant ses instructions, Lemieux se charge du plus lourd des sacs, porté jusque là par Hardy. Il ajuste à sa taille les courroies des épaules, raccourcit celles du collier de front. Il est le plus court, le plus mince, le plus léger du groupe, mais aussi le plus aguerrri et le plus expérimenté, le plus capable. Rien ne lui sied de ce qui va à ses compagnons, et il ne s'empare d'aucun article d'équipement sans voir s'il peut s'en servir ou non.

—On pourrait prendre ce sac dans le canot...

—Peut-être que vous aimerez mieux les autres, s'il faut débarquer et rembarquer la charge deux ou trois fois, si l'eau manque ou si vous rencontrez des embarras qui vous empêchent de passer à la palette?

Il dépose son fardeau au pied d'un arbre, qu'il tâte de la main.

—Ça me fait penser...

—Quoi encore?

—Un automne j'ai tué ici, à l'endroit où nous sommes, un orignal qu'était pas piqué des vers. Un gros "buck" de six ou sept ans, plus gros qu'un cheval de trait et haut comme une tour, qui se dardait sur moi comme un déchainé, le panache couché sur les épaules et qui courait comme un fou, sans savoir où il allait.

—Un beau coup de fusil!

—Qui aurait pu me coûter cher. Quand j'y pense!

Il écrase sa cigarette contre une roche et continue:

—J'appelais depuis une demi-heure et je commençais à penser que je frapperais pas coup, quand je l'aperçois qui fonce sur moi en pleine face, à trente milles à l'heure si c'est pas plus. J'ai juste le temps de faire un saut de côté. Je m'accote à l'arbre et je lui place deux balles en plein poitrail. Je fais un saut croche en dehors du portage et je le plombe deux autres fois dans le côté du corps, à la hauteur des pattes de devant, et il tombe raide mort, presque dans mes bras... J'voudrais pas recommencer ça! J'ai pas eu

—Sur le coup, parce que j'ai pensais à mon affaire et pas au danger, mais c'est après que j'me sentais pas gros.

—Vous ne l'êtes guère au naturel!

—Je l'étais encore moins. Après, les jambes me tremblaient malgré moi. Si je l'avais pas vu, j'étais fini. Si je l'avais pas eu, peut-être que lui m'aurait pas manqué. Un beau coup de fusil, comme vous dites, mais j'aime mieux en pas revoir un pareil.

Nous nous séparons là-dessus.

Je reconnais pas le crique qui renverse. A la "débarque", au bout du vieux portage, j'estime la profondeur à six ou sept pieds. L'année d'avant, il n'y en avait pas deux. L'eau coule, rapide et claire, d'un vert de jeune feuille. Comme d'habitude, des gentianes bleues s'épanouissent dans cette partie du rivage qui bénéficie de l'humidité ambiante. Des gentianes et de l'eupatoire à pucerons, des lobélies, de la spirée blanche, flore obligatoire des berges nordiques.

Le temps de charger et nous partons.

Le canot glisse avec une grâce aisée, même en remontant le courant, dont nous sentons à peine la présence. Il arrive au crique de se resserrer entre ses bords, d'offrir des surfaces encombrées d'herbages, mais le chenal nous épargne les surprises qui retardent. Partout de l'eau en abondance, ce qui compte. On ne voit nulle part de tronçons asséchés, de billots en travers de la route à suivre, d'arbres tombés ou de souches qui accrochent. Ces obstacles et d'autres se cachent sous la nappe verte, incapables de nuire.

Dans le large bassin d'en haut, comme prévu, nous apercevons une demi-douzaine de nénuphars blancs comme neige, aux pétales épais et cirieux. Nous les retrouvons chaque année à cet endroit, mais nous nous gardons de les cueillir, pour ne pas contribuer à leur disparition. Les jaunes existent partout, beaucoup plus petits et moins beaux, que les hommes de la forêt appellent clageux, mais nous ne savons de blancs ailleurs qu'ici.

Il faut s'habituer à ne pas détruire les fleurs de la forêt. Elles ne sont pas nombreuses, se fanent d'ailleurs après quelques minutes. Au printemps, c'est un crime de couper sur la tige les trilles qui viennent en blanc, en rouge ou en rose, le muguet sauvage, et surtout les Sabots-de-la-Vierge, roses ou jaunes, ces derniers rares à l'extrême. Plus tard, il faut respecter la lobélie cardinal, d'un si beau rouge vif, les gentianes jamais abondantes, les nénuphars blancs au cœur d'or, gros comme le poing, qui flottent au milieu de leurs feuilles rondes et plates.

Hardy dépose son aviron, cherche la tasse creusée dans une loupe de bouleau.

—L'eau bonne à boire?

—Comme partout. Qu'est-ce qui peut la salir ou la polluer? Ici, jamais de charogne qui traîne. Animal ou poisson mort est vite mangé. Les vidangeurs ne manquent pas.

—Les ours?

—Les ours, les visons, les porcs-épics, les loups, même les fourmis.

—C'est plus rassurant.

Il s'étire les bras avec un sourire de satisfaction.

—Paletter comme ça, c'est mieux que porter.

—Tu ne perds rien pour attendre.

Nous passons sans difficultés du bassin au lac des castors. Les années d'avant, il fallait abattre le barrage pour amener de l'eau dans la dernière décharge, à sec et remplie de roches noires. Aujourd'hui, il suffit de pousser le canot à bras et de le hisser par-dessus quelques obstacles. Jeu d'enfants, à comparer avec les anciennes tâches.

Richard et Lemieux arrivent de leur côté, presque en même temps, fidèles au rendez-vous. Personne n'aura retardé les autres.

—Le chemin?

—Pas pire, même mieux qu'on pensait. Quelques arbres en travers, mais faciles à couper. Je gage que vous en verrez d'autres, avant de nager sur le Salone.

Lemieux cligne de l'œil.

—Si je m'étais pas retenu, je vous apportais du poulet pour le souper. Trois ou quatre perdrix qu'ont levé dans mes jambes et qui voulaient pas se sauver. On les aurait tuées avec des roches ou un bâton.

—Coeur tendre?

—Pas ça! Mais c'est de valeur pour la mère et le gouvernement. Et puis, détruire le gibier jeune, c'est se donner des coups de pied au derrière! Faut savoir comprendre ça. A l'automne, en temps permis, je suis pas mal moins regardant. Si on avait besoin pour manger... Mais on n'a pas besoin. Faut pas se laisser mourir de faim, mais faut pas gaspiller non plus.

—Et nous avons assez pesant à trim-baler!

—C'est ce que je pense.

—Dire que j'ai laissé passer ça, du bon petit poulet tendre et blanc. Le voyez-vous rôti à la broche, avec des tranches de lard piquées dans la viande, qui fondent en silant! Ou encore, mes amis, cuit à feu lent dans un pot de vieilles fèves, avec assez de graissage et deux doigts de m'lasse!

—Edouard, vous allez gâter notre souper...

Si le crique se montre accueillant, plus civilisé que l'an passé, on n'en peut dire autant du dernier chemin de portage. Il perdît avec l'âge, au lieu de gagner. Devenu plus mal commode qu'un vieillard grognon, comme fier de repousser qui l'approche. Au lieu d'un sentier solide et nettoyé, nous trouvons le pire. Le vent soufla, une froide nuit d'hiver ou un jour revêché du printemps, pour coucher sur le sol des douzaines d'arbres. Des épinettes dans la plupart, qui tombèrent les uns sur les autres dans un fouillis indescriptible de branches et de racines, de roches,

de paquets de gravier durci. Au vrai, le renversis de l'année d'avant, presque triplé en largeur et profondeur.

—Allons foncer là-dedans au pas de course...

—Pas plus facile que de ramper par-dessous ou sauter par-dessus.

En maints endroits, les troncs enchevêtrés atteignent à la hauteur d'une cabane de billots. Pas la moindre trouée où s'insinuer. Avec le canot et les sacs, une seule solution: se débrouiller pour le mieux. Ce qui signifie contourner l'un cherchant à droite une ouverture, l'autre à gauche. Avec des résultats identiques et peu consolants, car nous nous éloignons d'un amas de branchages pour tomber dans un autre. L'ouragan ne se soucie pas d'ordre dans sa dévastation. Il pousse, abat, renverse à tort et à travers. Son caprice nous impose d'enfoncer dans la boue et les mousses humides, d'avancer à quatre pattes sous des fûts qui se croisent en voutes, d'escalader des pentes où le pied glisse sur les feuilles charnues du muguet sauvage et du pain de couleuvre.

Chacun joue de la hache, du couteau, s'ouvrant passage dans le mur de branches pointues et d'aiguilles sèches. On évite un tas de fumier d'ours pour tomber sur un nid de guêpes à ras de terre, dont on s'éloigne d'un saut de côté, risquant de perdre un équilibre déjà précaire, à cause des sacs aux épaules. Ajoutons à ces menus plaisirs les piqûres de maringouins dans les haissières, celles des mouches noires censées mortes, la crainte d'une entorse sur les cailloux qui fulent sous la botte, la sueur mêlée de crasse qui nous dégouline au bout du nez. Sans insister sur une chaleur de four, car le soleil encore haut réussit à darder ses rayons dans les éclaircies que nous empruntons, au lieu de les éparpiller parmi les cimes.

—Une fois arrivés, j'en connais un qui va sauter dans le lac.

—Un autre ici, et j'ai hâte de me désabiller, parce que mes sous-vêtements me remontent dans le cou.

—J'ai les genoux mouillés jusqu'aux cuisses, pour m'être traîné dans la mousse trempée. Lemieux écoute, qui conclut en manière d'encouragement:

—La misère, c'est pas pour les chiens.

Le père Richard, lui, encaisse et ne dit mot.

Ceux qui parlaient de se baigner ne se baignent pas. Sales de leur journée, gommés de résine, collés et collants, ils le resteront jusqu'au lendemain. Ce qui ne les empêche pas de se laver le visage et les mains. Mais il fait si cru à l'arrivée que personne ne se résigne à se saucer dans le lac. Poussée par le vent du large, la vague qui meurt à nos pieds suscite des réminiscences de glaçons à la dérive. Le soleil qui nous accompagnait, cajoleur et chaud, a disparu tout à coup, sombrant derrière les collines arrondies qui se profilent sur l'horizon.

En ce pays, la tombée du jour s'avère plus qu'ailleurs une calamité. A cause d'elle, on passe de la chaleur à la
(A suivre page 8)

lioré ce système, tout de même j'en continue l'explication, en disant que l'on fait aussi la culture des oeufs de perches dans des jarres spéciales dites "hatching jars". Ces jarres sont en verre, cylindriques, de 14 pouces de haut par un diamètre de 6 pouces. Le fond en est constitué de façon à ce qu'un courant d'eau frappant le centre du fond se distribue également en montant dans toutes les directions. C'est en quelque sorte le mouvement créé en eau courante par le courant ou la vague. Ces jarres se terminent dans le haut par une ouverture au goulot rétréci. Dans ces jarres se trouve un tube cylindrique d'un demi-pouce allant jusqu'au fond de la jarre et connecté par le haut d'un fausset (chantepleur). L'eau passe par le tube et se répand par le fond; une pression d'eau est appliquée pour créer une certaine agitation de l'eau afin d'empêcher l'étouffement des oeufs mais non pour les faire sortir de la jarre.

Cela prend 21 jours pour faire ainsi éclore les oeufs de la perche. Dès sa naissance le petit s'évade de la jarre en suivant le courant d'eau et descend dans un réservoir; là pour 5 ou 6 jours il vit sur le sac dont l'a pourvu la nature; de là il se rend dans un étang où se trouvent de l'herbe et des daphnies en abondance. Avant d'être relâchée dans un cours d'eau la petite perche est soumise à une diète de lait et de fécule écrasée.

La première année, dans des conditions normales, la petite perche peut atteindre environ 3 pouces.

Les perches portent différents noms selon l'espèce ou la région, tels: Yellow perch, Ringed perch, Raccoon perch, Red perch, Striped perch.

Les perches pèsent de 1/2 à 2 livres en moyenne mais occasionnellement peuvent atteindre 3 livres et plus. J'en ai pris une aux rapides des Cédres mesurant exactement 15 pouces.

Les perches généralement se tiennent en groupe, et mordent à tout appât, vers, ménés, troll, etc.

Le type que nous avons étudié est la perche jaune. Il y a un nombre de genres de perches dont quelques-unes ne sont pas de véritables perches. En voici quelques-unes:

La perche jaune (*perca flavescens*), abondante dans les eaux tranquilles depuis la Nouvelle-Ecosse jusqu'aux Grands Lacs et le haut du Mississippi, de même au sud de la Caroline du Nord et la partie centrale de l'Ohio. Elle a été introduite dans les rivières des côtes du Pacifique.

La perche blanche (*Morone americana*), qui vit tant en eau salée qu'en eau douce. Fraie en eau salée. Elle se rencontre sur les côtes de l'Atlantique, de la Nouvelle-Ecosse jusqu'à la Caroline du Sud. Abondante autour de Long Island et dans l'Hudson jusqu'à Albany. On la trouve aussi dans le Delaware, la Susquehanna, et Chesapeake Bay. Se nourrit de crevettes, jeunes anguilles, petits crabes, sauterelles et criquets. Peut peser jusqu'à environ 2 livres.

Comme nombre de pêcheurs demandent comment grandit la perche à mesure qu'elle avance en âge, voici, en moyenne, quelle longueur elle atteint à chaque année, en pouces:

Années :	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
Pouces	2.8	5.1	6.8	8.1	9.2	9.9	10.6	10.9	11.9	11.10	12.2

La Sacramento perch qui se rencontre à l'ouest des Montagnes Rocheuses, confinée dans les rivières Sacramento et St. Joachim, peut, dit-on, atteindre jusqu'à deux pieds de long quoique la moyenne ne mesure que de 8 à 10 pouces. Son nom scientifique est *Archoplites interruptus*.

Nous ne pouvons passer sous silence une certaine perche qui est quasi phénomène. C'est la perche grimpeuse, de son nom scientifique *Anabas scambens*. On la rencontre dans l'Inde, la Malaisie, l'Afrique et le sud de la Chine. Elle peut mesurer de quatre à dix pouces. Un certain nombre d'épines autour de l'opercule et des nageoires lui permet de quitter l'eau et de se traîner sur la terre. L'on prétend même qu'elle peut rester plusieurs jours hors de l'eau et aussi grimper sur des palmiers à une hauteur pouvant aller jusqu'à six pieds. Certains organes lui permettent d'emmagasiner de l'air.

Pour revenir à la perche jaune, donnons quelques détails supplémentaires.

Comme nous l'avons déjà dit la perche se prend pratiquement avec n'importe quel appât ou leurre: vers, ménés, sauterelles, criquets, etc. Si vous avez déjà capturé quelques perches et êtes à court d'appâts, prenez les yeux de vos perches déjà dans votre panier, ce genre d'appât est très efficace. Elle se pêche aussi à la traîne et à la pêche arrêtée, même à la mouche. On la rencontre sur fond de sable ou des bandes de sable et rochers, le long des quais, des piliers de ponts. Dans les endroits très herbeux elle se trouve en quantité mais elle est plus petite. La grosse se pêche surtout à une certaine profondeur variant de 20 à 25 pieds, surtout n'il s'y trouve des herbes marines à cette profondeur. Pour la pêche au méné, l'idéal est de se servir de ménés de 2 pouces environ pouvant aller jusqu'à 3 pouces pour la grosse perche. Pour la pêche au ver, n'allez pas empâter votre ver sur toute la longueur de votre hameçon mais passez votre ver de façon à laisser libres largement les deux bouts pour qu'ils puissent fertiliser; c'est ce qui attire le plus la perche; nombre de pêcheurs et même de vieux pêcheurs et même de vieux pêcheurs croient que s'ils laissent la pointe de leur hameçon libre le poisson ne mordra pas; c'est une erreur; ce qu'il faut c'est de laissez assez de liberté au ver pour qu'il puisse se tortiller, et attirer ainsi le poisson.

Disons en terminant que l'attrait de ce poisson est que tous peuvent le pêcher, hommes, femmes et enfants, pas besoin d'être expert.

Pour ceux que l'anatomie intéresse nous donnons ci-après les éléments ou parties internes d'un poisson-type:

- 1.—Les branchies qui servent pour la respiration;
- 2.—Le coeur;
- 3.—Le foie;
- 4.—La vessie natatoire;
- 5.—L'estomac;
- 6.—Les intestins.

Notons toutefois que les poissons ne sont pas tous ainsi constitués.

Le poisson est un animal à sang froid. Le coeur possède deux cavités: a) un ventricule; b) une oreillette qui reçoit le sang de toutes les parties du corps, le refoule au ventricule qui l'envoie aux branchies. Devenu artériel, dans ces organes, le sang, sans revenir au coeur, se répand dans tout l'organisme.

D'après la structure de leur squelette, on divise le poisson en deux grands groupes:

1.—Poisson osseux dont le squelette est formé de véritables os, tels: la carpe, le brochet, etc;

2.—Poissons cartilagineux qui n'ont presque que des cartilages pour charpente solide, tels les requins, raies, lamproies, etc.

Dans l'intérêt des pêcheurs et à titre de renseignements, nous donnerons, de temps en temps, à la suite d'un article sur la pêche, quelques trucs ou moyens de sortir d'une situation embarrassante.

Canne à pêche à sections :

Pour démancher une canne à pêche de ses sections trop serrées, voici un moyen: On s'assoit sur une chaise ou une roche, on passe la canne horizontalement dans le creux des genoux; juste à l'extérieur de ceux-ci on empoigne fermement la canne, puis on écarte les genoux; la section récalcitrante se libère avec facilité; aucun risque de briser la canne. Je suggère même de toujours disjoindre les sections d'une canne de cette façon.

Canne-télescope :

Il arrive souvent qu'une canne-télescope se colle et ne veut plus s'ouvrir ou s'étendre. Comment faire?

Faites-vous un arc avec une branche flexible et une cordelette qui au préalable est enroulée autour du joint récalcitrant d'un ou deux tours. Faites alors un mouvement de va-et-vient avec votre arc. Le joint se réchauffe et le tube se dégage.

Achigan

Saviez-vous qu'en tenant entre le pouce et l'index la mâchoire inférieure d'un achigan vous l'immobiliserez et qu'alors vous pouvez plus facilement dégager votre hameçon de sa gueule?

A TRAVERS UN RENVERDIS

(Suite de la page 6)

froidure avec un minimum de transition. Certains soirs, quand la lune ne daigne pas sourire sur le paysage, on ne saurait voir à deux pas. Ce n'est pas l'obscurité, mais la noirceur des anciens. Pour compenser, les étoiles semblent briller plus que dans le sud.

Rien de changé au camp du lac Croche. Les mêmes meubles rudimentaires, la même odeur de sapinages et de renfermé, la même lampe sans pétrole. Une fois de plus, nous recourons aux bougies. Des mouches démesurées réussissent à s'introduire à l'intérieur, qui battent des ailes contre les vitres poussiéreuses. Nous les chassons, mais elles reviennent, ou d'autres semblables.

Les sacs ouverts, chacun y puise. C'est toujours au fond du dernier que se cache l'objet cherché. Fouillis incroyables, mais le souper commence de prendre forme et embaume.

—Demain matin de bonne heure, annonce Lemieux, je partirai avec Richard, pour essayer de vous plaquer un portage de l'autre côté du lac.

HARRY BERNARD.